

Être sans raison

Par Pierre-Marie Pouget

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Mai 2004

De nombreux auteurs du XX^{ème} siècle nous ont abreuvés de sombres pensées qui aboutissent à l'absurdité de notre présence au monde. Ils cherchent une raison à notre être, à l'être de ce qui nous entoure. Mais ils s'aperçoivent que tout cela pourrait aussi bien ne pas être, puisqu'il n'a pas toujours été. Dans *La Nausée*, Sartre décrit le fourmillement de la contingence : rien n'a de raison d'être plutôt que de ne pas être. Tout est « de trop », car sans raison aucune d'être là.

« De trop : c'était le seul rapport que je pusse établir entre ces arbres, ces grilles, ces cailloux. (...) Et moi – veule, alangui, obscène, digérant, ballottant de mornes pensées - moi aussi j'étais de trop. (...). Je rêvais vaguement de me supprimer, pour anéantir au moins une de ces existences superflues. Mais ma mort même eut été de trop. De trop, mon cadavre, mon sang sur ces cailloux, entre ces plantes, au fond de ce jardin souriant. Et la chair rongée eût été de trop dans la terre qui l'eût reçue et mes os, enfin, nettoyés, écorcés, propres et nets comme des dents eussent encore été de trop : j'étais de trop pour l'éternité. »

Bien qu'apparenté dans une certaine mesure à la philosophie de Sartre, le cheminement d'Albert Camus s'en est assez nettement détaché. Dans l'oeuvre camusienne, l'homme éperdu de clarté se sent profondément étranger au monde qui ne répond pas à ses appels. « Un jour seulement, le *pourquoi* s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'écoeurement ». Cette découverte peut naître du sentiment de l'étrangeté de la nature, de l'hostilité primitive du monde auquel on se sent tout à coup étranger. Ou encore de l'idée que tous les jours d'une vie sans éclat sont bêtement subordonnés au lendemain. Enfin, la certitude de la mort, ce « côté élémentaire et définitif de l'aventure » nous en révèle l'absurdité.

« Aucune morale, aucun effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques de notre condition ».

Que tout soit là sans raison, dépourvu d'un « pourquoi » rendant compte de son existence, permet-il de conclure à son absurdité ?

Depuis Platon et Aristote, le principe que « rien n'est sans raison » a couvé jusqu'à Leibniz qui l'a magistralement explicité. Pendant ces siècles d'incubation, il a façonné nos esprits. Nous l'adoptons comme une exigence qui résonne au plus profond de nous-mêmes. Lorsque nous découvrons le « pourquoi » des mécanismes, des interactions, des réactions d'un phénomène, nous en avons du même coup le contrôle. Nous le tenons à notre disposition et pouvons en user à des fins que nous justifierons par des raisons de nature diverse.

Le principe que « rien n'est sans raison » s'impose généralement comme une évidence première, indiscutable. Il va de soi que l'être plutôt que le non être du monde et de nous-mêmes doit avoir un « pourquoi » qui nous le rende intelligible. Seulement, l'être se dérobe à l'impératif de la raison à fournir. On le déclare donc absurde.

La théologie officielle, aujourd'hui comme par le passé, soutient que si le monde n'a pas en lui sa raison d'être, il l'a en Dieu.

Ou Dieu ou l'absurde. Ce « ou » sépare-t-il vraiment deux termes d'une alternative ? Il s'agit en fait d'un cercle vicieux :

« Rien n'est sans raison ». Or ce ne serait pas le cas sans l'existence de Dieu.

« Dieu existe ». Or ce ne serait pas le cas sans le principe que « rien n'est sans raison » .

Dieu et le principe que « rien n'est sans raison » se présupposent réciproquement. Au lieu d'avoir conjuré l'absurdité, l'on n'a fait que la reproduire.

Une fois que l'on s'est imaginé avoir établi l'existence de Dieu, qui exclut essentiellement de ne pas être, l'on ne s'avise pas que l'on a créé une idole. Au nom du principe de raison, l'on a cessé d'être raisonnable !

Leibniz appelait ce principe « principium grande », c'est-à-dire principe très puissant. Il nous est si évident qu'il demeure impensé et nous aveugle. Nous n'en remarquons pas la relativité. En effet, lui, qui réclame la raison de tout, n'en a pas. Il est sans raison. L'essai de lui en conférer une nous ramène au cercle vicieux. Y a-t-il lieu de le qualifier d'absurde ? Ce serait encore en son nom ! Il oblige à le penser autrement qu'à travers lui, indépendamment de son injonction.

La faculté nommée « raison », ses objets et ses raisons, ne peuvent déployer leurs effets qu'en présupposant l'être. En tant qu'ils sont, ils ne relèvent plus du « pourquoi » ; ils

reposent non plus sur un fondement, mais en appellent à un « laisser advenir » selon une certaine configuration et devenir.

Aucune maîtrise n'est possible envers l'être, donation essentiellement en retrait de ce qu'elle dispense. Le donné la voile d'autant plus qu'il s'avère d'une évidence immédiate et indiscutable. Notons bien que le donné ne se réduit pas à ce qui tombe sous nos sens et nos instruments. Il comporte aussi ce que l'on appelle les évidences de la raison, données d'emblée à la réflexion.

L'être ne se manifeste pas au plan de ce qui est donné, mais au plus secret de la donation qui se retient en elle-même, laissant ainsi entrer en présence ou en sortir les êtres aux formes et aux potentialités les plus diverses.

L'être limite le très puissant principe et la maîtrise qui en découle. Il ne convient nullement de le traiter d'absurde ou de le référer au Dieu phantasmatique qui a en lui sa raison d'être. Le traiter de la sorte revient à le manquer complètement.

En identifiant Dieu à la raison ultime, les théologiens l'ont tué. L'oeuvre de Nietzsche a rendu célèbre la phrase, brève, mais lourde de conséquences, « Gott ist tot ».

La pensée occidentale, dédivinisée, considérant la question de l'être comme superflue, s'est lancée sur les cinq continents à la recherche du « pourquoi », du contrôle qu'il garantit. Le principe, plus implicite que jamais, régit le discours et le comportement, évitant les mots de leur sens, suturant les activités humaines aux perspectives instrumentalistes.

En marge de la volonté effrénée de rendre raison, Angelus Silesius écrit : « La rose est sans pourquoi ». Ce mot la laisse éclore dans la fraîcheur matinale. Elle n'a pas à se fonder sur un système de preuves faisant valoir ses titres à être comme elle est. Tout ici, la nature entière, colloquée dans la grâce fragile de la rose, tient en la gratuité de la donation et la simplicité de l'accueil.

Par quelle mystérieuse inspiration, des poètes comme Angelus Silesius sont-ils à l'écoute de l'être ? A travers les convulsions du monde, leurs souffrances et leurs luttes, ils vivent un dépouillement extrême et joyeux. Ils ne sacrifient pas la raison au profit d'un quelconque irrationalisme. Ils s'en servent, ne serait-ce que pour dire, à l'instar de Novalis, combien la région des principes est loin des évidences allant de soi. La méditation rigoureuse des principes est affaire de raison critique et conduit vers la source cachée de l'être. Celle-ci requiert une attention nouvelle, irréductible à la raison critique qui, elle, devient vigilance, veille.

A la gratuité de l'être, distincte du hasard qui rejoint le principe de raison par le biais du calcul des probabilités, correspondent la gratitude et le soin du jardinier pour la rose.

L'attitude du jardinier, comme Saint-Exupéry la dépeint, n'est pas commandée par cet avatar du principe de raison qu'est le prix de la rose sur le marché. Si cette question a de l'importance, elle n'est point dominante. Elle ne dénature pas la vigueur de la pensée en la ravalant à des soucis mercantiles, à des ruses de marchands.

Vigueur, de même racine que vigilance (de vigeo), est le terme qui s'applique à tout homme ouvert à la gratuité de l'être, qui préserve cette ouverture en s'y disposant par l'écoute d'une certaine poésie, d'une certaine musique. Mais aussi en portant sur autrui un regard fraternel, qui ne juge pas.

L'être ne s'évalue pas en bien ou en mal. Il ne saurait se présenter au tribunal de la raison morale. Nous pouvons seulement l'accueillir dans la gratitude, sans « pourquoi ». A partir de cet accueil, ne sommes-nous pas prêts pour la sérénité et la paix, pour les actions généreuses, pour faire le bien et éviter le mal ?

La rose est sans pourquoi. Nous ne nous révolterons pas lorsque nous en sentirons les épines. Nous en vivrons l'épreuve qui nous fragilise dans le sentiment que nous ne sommes pas là de plein droit. Il en naîtra de la tendresse envers notre condition et de la reconnaissance envers la donation de l'être.